



HAL
open science

Intervenir en situation critique : la complexité d'action pour le professionnel de l'institution médico-sociale.

Christophe Dargère

► To cite this version:

Christophe Dargère. Intervenir en situation critique : la complexité d'action pour le professionnel de l'institution médico-sociale.. Colloque " Genre et violence dans les institutions scolaires et éducatives ", Université Lyon 2, Oct 2013, Lyon, France. hal-04730190

HAL Id: hal-04730190

<https://hal.science/hal-04730190v1>

Submitted on 10 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Intervenir en situation critique : la complexité d'action pour le professionnel de l'institution médico-sociale. Description et analyse du cas concret de l'annonce d'un viol entre usagers

Par Christophe Dargère¹

Introduction

La violence sexuelle dans un établissement caractérisé par les configurations de l'institution totale constitue l'aboutissement paroxystique de ce que Goffman nomme la contamination physique dans son ouvrage *Asiles*. Comme l'hôpital transmet la maladie nosocomiale, telle la prison qui socialise par défaut des sujets auteurs de petits délits afin de les livrer, involontairement, au grand banditisme, l'institution médico-sociale participe à l'aliénation, à la maltraitance et à la mortification des sujets qui lui sont confiés. Le placement en structure spécialisée, qui contient des adolescents, filles et garçons, fournit le terreau de la violence sexuelle pour au moins quatre raisons majeures :

- les sujets placés traversent l'adolescence, ils sont donc soumis à la transformation de leur corps et à la découverte de leur sexualité ;
- les pensionnaires de l'institution médico-sociale possèdent des troubles, des pathologies, des déficiences (à l'origine du placement institutionnel) qui vont perturber la gestion de ces transformations corporelles et sexuelles ;
- La cohabitation entre ces troubles, pathologies et déficiences produit des interférences, des connexions entre des problématiques individuelles, ce qui fabriquent inéluctablement un environnement social complexe, un univers relationnel où les mécanismes défensifs et agressifs s'entrecroisent ;
- les configurations totales de l'institution médico-sociale, qui englobent le sujet dans un traitement collectif, ne proposent pas de prise en charge suffisamment affinées. Un processus

¹ Professeur contractuel de sociologie au Centre Universitaire de Roanne (Université Jean Monnet, Saint Etienne).

de dépersonnalisation tend à uniformiser les gestions éducatives, et à démultiplier les effets néfastes de la cohabitation entre les troubles, les pathologies et les problématiques.

Le support de la communication provient d'une thèse de sociologie soutenue à l'université Lumière Lyon 2 en 2011 et de trois ouvrages qui en sont tirés (*Enfermement et discrimination* paru aux Presses Université de Grenoble en 2012, *L'observation incognito en sociologie* paru chez l'Harmattan en 2012 et *Vivre en institution spécialisée*, à paraître aux éditions Chronique Sociale). La thèse repose sur une observation ethnographique produite dans un Impro (Institut Médico PROfessionnel) visant à mettre en évidence les processus de violence institutionnelle qui régulent le fonctionnement de la structure. Cette institution spécialisée reçoit une centaine d'adolescents âgés de 12 à 20 ans atteints « de déficience intellectuelle légère sans troubles associés du comportement » et emploie une soixantaine de salariés de professions diverses.

À partir de ma fonction d'enseignant dans cet établissement au sein duquel j'ai exercé pendant sept ans, j'ai observé et consigné dans un carnet de bord durant une année scolaire un nombre conséquent de situations, de contextes qui s'invitaient dans la réalité quotidienne de l'institution et de tous ses acteurs (usagers, salariés de tout métier, que ce soit l'ouvrier d'entretien, le psychiatre, en passant par les secrétaires, et le personnel éducatif). Ce carnet de bord de deux cents pages est le socle sur lequel repose le matériau destiné à produire l'analyse ethnographique de la structure. Au cours de ces analyses, j'ai observé à maintes reprises les violences commises et subies par les pensionnaires de l'institution.

Je me propose de reprendre un événement que j'ai observé au cours de cette observation ethnographique. Il s'agit de l'annonce d'un viol, lors d'une pause en salle de personnel. Ce viol a été commis par un usager sur une jeune fille, pensionnaire de l'institution, tout comme lui. Suite à cet événement (avéré par la suite), cette contribution se décomposera en trois axes.

Le premier, descriptif, reviendra sur la conversation qui est le théâtre de l'annonce du viol. Il montrera les « réactions à chaud » des membres du personnel par rapport à cette annonce. Ce point correspond au thème n°1 du colloque : « Décrire et définir les violences liées au genre et les décalages qui existent entre les pratiques, cultures et discours des acteurs des institutions (...) ».

Le second, d'ordre interprétatif, tentera d'expliquer les diverses formes de réaction des membres du personnel présent lors de l'annonce du viol. Ce point cernerá la première forme de réponse institutionnelle, de manière informelle. Il montrera comment le personnel reçoit cette information, comment il envisage par la suite la gestion de ce viol, que ce soit pour lui-même ou pour les usagers concernés. Cet autre développement s'inscrit dans le thème n°4 du colloque : « Connaître et analyser l'efficacité des dispositifs de prise en charge des relations entre élèves, et des réponses institutionnelles et éducatives aux violences de genre : prévention, sanction, etc ». Enfin, un dernier point engagera la réflexion autour du cycle de la profanation.

1) Description et réception de l'événement

1-1) Première situation

Cette situation a été utilisée dans mes recherches pour montrer le phénomène de contamination physique décrit par Goffman dans *Asiles*, qui s'inscrit dans un processus large de mortification institutionnelle (Dargère, 2012a, p. 57-58) :

Midi, salle du personnel. Alain (personnel éducatif), entame la discussion avec Marie, (personnel éducatif). Je note.

Alain : « C'est vrai qu'un veilleur de nuit a tripoté des élèves il y a quelques années ? »

Marie : « Oui. »

Alain : « J'ai fait plein d'institutions, c'est pareil de partout. »

Marie : « Il y a cette violence et celle des cadres. Avec eux, c'est la dictature. »

Alain : « Pourquoi vous ne vous révoltez pas ? Il faut tout faire péter ! »

Marie : « Tu te rends pas compte, on est tous coincé ici, on peut rien faire, la direction ne prend que des non titulaires, et il nous fait du chantage à la formation, au renvoi. »

Marielle (*personnel éducatif*), arrive essoufflée : « Ethan aurait agressé sexuellement Edith. »

Marie : « Mais ... »

Marielle : « Oui, carrément violée. »

Un long silence s'installe. J'achève mes notes. Je suis peu disponible pour cette « nouvelle ». Je quitte la salle en me disant que « le présumé violeur » d'aujourd'hui était un

« tripoté » d'il y a quelques années. Je suis troublé par la coïncidence relative à la question d'Alain, posée quelques secondes avant que Marielle ne vienne transmettre cette information. Je vais dans ma classe pour noter et préparer l'après-midi. 13h45, je décide de retourner en salle du personnel, pressentant que la discussion sera animée. Je note. Edith aurait été violée par Ethan la semaine dernière, sur un temps de prise en charge des élèves, entre midi et quatorze heures.

Xavier (personnel soin) anticipe : « Si Hector (personnel éducatif de surveillance à cette heure) est mis en cause, il faudra le défendre. »

Récréation, salle du personnel. L'on y commente « l'affaire de viol » entre Ethan et Edith.

Marc (personnel éducatif) : « Ethan est bien là-dedans, bien pervers. »

Marie : « Edith est bien folle aussi de ce côté-là. »

Xavier : « Ethan est absent depuis hier, c'est la moitié d'un aveu. Sa mère ne tiendrait pas debout, elle aurait besoin de son fils. Ethan se serait confié à Emilien, qui aurait dit à Patrick (personnel éducatif), ce qui se serait passé. »

2) Seconde situation

Cette autre situation a été utilisée dans mes travaux pour montrer comment le personnel stigmatise les pensionnaires de l'institution. Mais elle pourrait tout à fait s'inscrire dans une réflexion autour de « La perpétuation symbolique de l'usager dans l'institution » (Dargère, 2012a, p. 105) :

Salle du personnel. On commente une affaire de viol entre deux usagers...

(Note : celle décrite juste avant, mais les prénoms différents)

Marcel (personnel soignant) : « Si ça se trouve, ils font ça depuis longtemps. »

Rires de Marcel et Franck...

Franck (personnel éducatif) : « Tu t'imagines, un enfant d'Edgard et Eloïse, moi je trouverai ça extraordinaire, je te dis pas le boulot dans quinze ans. »

Marcel et Franck éclatent de rire une nouvelle fois.

Gilberte (personnel enseignant) se joint à la conversation : « En tout cas, moi je trouve que depuis que la direction a changé, il se passe plein de trucs, c'est n'importe quoi, avec tout

le monde. Les élèves entre eux, les adultes avec les élèves, les élèves avec les adultes, les adultes entre eux. C'est dingue. »

Léa (*personnel éducatif*) : « Eloïse est revenue comme si de rien n'était, sans prise en charge particulière. »

Marcel : « On va placer Eloïse en stage au plus vite, le plus loin possible, le plus de temps possible. »

Fin de la récréation. Retour en classe.

2) Interprétations « à chaud »

Il y a une très étrange coïncidence établie entre la question d'Alain et l'information rapportée par Marielle quelques secondes plus tard. Un usager « tripoté » par un professionnel serait devenu l'auteur d'une agression sexuelle sur une jeune fille de l'institution. La relation de cause à effet est certes aléatoire. Mais que dire de l'enchaînement troublant des deux faits dans une même conversation ? Sans trop spéculer, il est envisageable d'affirmer que si l'usager est passé à l'acte illicite, c'est peut-être bien parce qu'il a lui-même été avant toute chose la victime d'un acte du même genre. C'est du moins la ligne de défense de tout agresseur préalablement victime et c'est aussi la réalité statistique de nombreuses affaires de violences sexuelles. On peut donc avancer l'idée que la contamination physique est, dans cet exemple, régie par une logique translatrice.

Une jeune fille a été violée dans les murs de l'établissement. Son agresseur présumé, un pensionnaire de l'institution, comme elle, risque la cour d'assises pour ce crime. En réaction à cet événement, Marcel et Franck éclatent de rire. Par deux fois. Le premier éclat de rire concerne l'acte en lui-même : « Si ça se trouve, ils font ça depuis longtemps ». L'agression se transforme, dans l'imaginaire de Marcel, en une pratique sexuelle régulière. Il n'y a donc plus d'agresseur, et plus d'agressée. Ce nouvel exemple de déni de réalité transforme un événement d'une extrême gravité en un sujet de plaisanterie. Eloïse n'est pas une jeune fille violée. Edgard n'est pas un jeune homme auteur d'une agression sexuelle. La surdité institutionnelle à ce genre d'événements commence ici. Le personnel est loin d'envisager des réponses éducatives ou des situations professionnelles qui les confrontent aux souffrances des usagers. Marcel se débarrasse d'ailleurs purement et simplement de la réalité. Il en a pleinement conscience, en

envisageant la réponse institutionnelle au problème : « On va mettre Eloïse en stage au plus vite, le plus loin possible, le plus longtemps possible ».

La stratégie de l'autruche, le fait de botter en touche sont des techniques qui permettent aux institutions de subsister sans trop de remous. Les crimes et délits qui peuvent se produire en leur sein ne doivent pas être ébruités, afin de ne pas ternir leur réputation. Il faut également éviter que le monde extérieur ne vienne fourrer son nez, et mettre ainsi à jour ses fonctionnements totalitaires et clandestins. Le second éclat de rire conceptualise un fantasme bien prégnant chez les professionnels de l'institution. Il s'agit de la filiation symbolique des usagers. Le déni de réalité amorcé par Marcel concernant le viol laisse place ici à l'émergence d'une projection particulièrement déroutante : « Tu t'imagines, un enfant d'Eloïse et Edgard, moi je trouverai ça extraordinaire, je te dis pas le boulot dans quinze ans ». Cette surenchère ironique a pour effet de transformer une agression sexuelle en un enfantement imaginaire. Le mot « extraordinaire » s'interprète alors de différentes manières. Cela peut signifier que les deux adolescents sont humainement inaptes pour procréer, à l'inverse des adolescents de leurs âges. Est-ce une mise en doute de la connaissance du mode d'emploi pour ce faire ? S'agit-il d'une improbabilité statistique voulant que la nature fasse bien les choses, que la grossesse n'aboutisse pas, épargnant ainsi l'humanité d'une descendance incongrue, compte tenu de l'anormalité des parents ? En effet, extraordinaire peut s'entendre aussi comme une chose qui n'est pas ordinaire, et qui s'écarte donc de la normale.

Franck envisage cependant que l'acte se soit bien déroulé, et que la progéniture d'Eloïse et Edgard soit bien vivante. On ignore si son raisonnement est animé par des perspectives relatives à la reproduction sociale, ou si sa manière de penser est plutôt orientée par des notions d'ordre génétique. Il peut aussi s'agir d'un savoureux et inextricable mélange des deux. Toujours est-il qu'il s' imagine dans quinze ans, avec la descendance d'Eloïse et Edgard, et un « boulot » considérable pour le gérer. Dans ses schémas de lecture de la réalité sociale, comme dans ses fantasmes, cet enfant imaginaire ne peut avoir un autre destin que celui de l'institution médico-sociale. Cette créature cumulera inévitablement toutes les tares, toutes les pathologies. Synthèse de tous les maux et vices possibles, il combinera toutes les incapacités et toutes les difficultés de ses parents réunis. Pourvu des pires attributs, cet être donnera du fil à retordre, beaucoup de boulot pour Franck le bienveillant, « le Psychozorro » (Cyrulnik, 1999, p. 26) qui

répondra présent dans quinze ans afin d'assumer cette tâche. Il y a dans cet exemple une certaine logique qui démontre le maelström institutionnel. La confrontation des difficultés de chaque usager, la contamination morale et la contamination physique sont sans aucun doute possible la cause de l'agression sexuelle. Cette agression est la convergence des difficultés d'Edgard, associées et corrélées à celles d'Eloïse. Car c'est bien sur le terrain de l'institution médico-sociale que ce télescopage des particularités de chacun s'est produit. Et c'est elle, dans l'imaginaire de Franck, qui héritera de la gestion de ce télescopage. Ce cycle ainsi envisagé permet à l'institution de perdurer, et de trouver sa légitimité sociale, en dépit du système tout à fait pervers qu'elle produit, et qui contribue à entretenir sa mission : « Dès que le handicap de l'enfant devient le garant de la pérennité de l'institution - qui elle-même doit pourvoir à l'entretien de l'adulte vivant « de » la maladie -, on tombe dans le domaine de « la prise en charge à vie » des déviants et de leur tuteurs » (Mannoni, 1973, p. 288).

La stigmatisation présente ici des contours subtils et pluriels. Les souffrances et les actes de l'usager sont minimisés, comme s'il n'était pas tout à fait humain. Ici l'on met en doute le viol, comme si le jeune homme n'était pas capable d'un tel acte. L'institution ne se penche pas sur les souffrances de la jeune femme, comme si elle ne pouvait en ressentir. Elle se demande comment ils ont pu avoir des relations sexuelles. Elle symbolise le fruit de ces relations par un être perpétuant et compilant leurs déviations et déficiences. Ces formes de dénigrement sont aussi destinées à préserver l'identité des individus ordinaires, en maintenant les usagers dans des espaces qui caractériseront toujours ce qui relève des écarts entre le pathologique et le normatif.

3) Et le Sociozorro ?

Les quelques interprétations qui viennent d'être exposées ont été développées dans ma thèse et dans une partie de mon ouvrage *Enfermement et discrimination*. On peut les considérer volontiers comme étant cynique, injuste et intolérante à l'encontre d'un personnel éducatif qui passe son temps et mobilise son énergie pour tenter d'enrayer les processus de stigmatisation et d'exclusion dont les pensionnaires sont objets. Pour pousser jusqu'au bout, finalement, l'analyse, il convient de réfléchir sur la place du sociologue enseignant ou de l'enseignant sociologue dans cette histoire. Nous avons précédemment repris le célèbre « Psychozorro »

cher à Cyrulnik pour qualifier le comportement de l'éducateur prêt à s'occuper de la descendance forcément déviante des adolescents victime et coupable de viol. Mais qu'en est-il de l'ethnographe qui a assisté à toute cette histoire, et qui ne se contente que de retranscrire la scène, se retranchant de ce fait derrière sa recherche pour ne pas affronter la réalité de cette affaire ? Cela ne lui est-il pas confortable de prendre la casquette du « Sociozorro » ou de « l'Ethnozorro » pour dénoncer un événement et sa gestion éducative ? Mais qu'aurait-il fait lui s'il n'avait pas eu le prétexte de la recherche pour éluder la complexité de la situation ? L'indignation sarcastique et moralisatrice du chercheur se désolidarise ici du corps socio-éducatif. Mais personnellement, puisqu'il s'agit bien de moi, qu'ai-je fais, qu'aurai-je pu faire de plus, puisque cela me concerne autant les autres ? Comment expliquer ce détournement, qui occulte la réflexion éducative pour alimenter la recherche sociologique ?

Il est tout à fait possible d'associer les réactions cyniques des travailleurs sociaux à la stratégie de repli de l'ethnographe qui se réfugie dans la consignation scrupuleuse des événements et dans la considération (cynique elle aussi) à l'encontre de ses collègues pour ne pas trop s'inscrire dans la réalité violente et douloureuse qui se décline brutalement sous ses yeux. Le retranchement derrière une transcription méthodique n'est pas sans rappeler le ressenti de Goffman à sa sortie de l'hôpital psychiatrique Saint Elizabeth de Washington, au sein duquel il a effectué une immersion de plus d'un an parmi les patients. Son émotion nous dit Yves Winkin « va s'exprimer sous la forme d'une rage froide qui prend souvent les traits d'une conceptualisation mêlant humour noir, critique sociale et théorie sociologique ».

La consignation ethnographique et la critique qui en découle ne sont-ils pas, au final, la manifestation d'un ensemble de mécanismes défensifs ?

4) Le cycle de la profanation

La carrière du sujet placé est ainsi soumise à une logique de profanation qui assaille en boucle son intégrité physique et psychique, à son détriment, mais au profit de l'institution et de son personnel. L'institution tend à fonctionner pour entretenir et contenir ses pensionnaires dans un système qui ne leur permet pas de sortir de leur condition : très peu d'élèves scolarisés à l'IMPro quittent celui-ci pour être intégrés en collège, très peu d'usagers quittent l'IMPro pour intégrer un travail en milieu ordinaire, la plupart subissant la logique de filière pour travailler en institution de travail protégé. Des pensionnaires ayant fréquenté l'IMPro ont vu leurs propres

enfants être scolarisés dans la même institution, certains de ces derniers devenant eux-mêmes parents à leur tour. Un travailleur social explique les enjeux de cette filière pédagogique-productive (Muel-Dreyfus, 1985, p. 247) : « On a commencé à racheter des vieux châteaux. Une association en devient propriétaire, avec une petite part, on met des gosses dedans et on fait une demande de prix de journée et les pouvoirs publics sont devant le fait accompli. Après l'IMP, il y a le CAT, etc. ! C'est une manière de s'étendre qui quand même ne repose pas sur un raisonnement logique, parce que chacun des directeurs d'établissement et chacun des présidents d'association vous parlent à longueur de journée de réinsertion sociale... Il y a toujours un prétexte pour que ça se perpétue, il n'y a rien à faire. Il faut tenir compte aussi du poids politique ; depuis dix ans, c'est très bien venu de la part d'un conseiller général ou d'un député d'avoir son IMP, sa fondation ».

Pour une société, la prise en charge d'individus qui ne rentrent pas dans le cadre de ses schèmes normatifs est d'une intense et perpétuelle complexité. Nombre de personnes sont ainsi orientées dans des espaces clos n'ayant qu'une porosité réduite avec le monde extérieur. Ces contentions demeurent la plupart du temps plutôt bienveillantes et animées d'intentions protectrices. Elles engagent cependant les usagers en les plaçant dans des processus doubles. La réclusion et la stigmatisation s'y entrecroisent et complexifient leur cheminement existentiel. Associés aux tourments provoqués par les considérables mutations physiologiques et les profonds bouleversements psychologiques de l'adolescence, ces processus sociaux entament les structures psychiques de sujets que le destin n'a pas épargnés. Comme cette période de la vie est marquée par des enjeux fondamentaux sur le plan de la construction identitaire, l'expérimentation de la désignation tend à faire vaciller l'équilibre précaire qui régule l'existence des pensionnaires de l'entité médico-sociale. Le stade actuel du processus de civilisation, les orientations prises par notre modernité, soumise notamment à l'influence considérable des lois du marché, ont pour effet de sceller le destin social de nombreuses personnes qui demeurent à la périphérie de notre société, victimes du phénomène de désaffiliation (Castel, 1995, p. 13). Les politiques, animées par une volonté plus ou moins manifeste de trouver des solutions dignes et efficaces pour cette population, sont confrontées à de considérables obstacles. La logique de filière qu'elle propose en est une des réponses flagrantes (Blanc, 2006, p. 191) :

« Ainsi, les enfants déficients intellectuels sont-ils accueillis dans des instituts médico-professionnels pour être ensuite orientés, à leur majorité, dans des établissements de travail protégé réservés aux adultes handicapés (centres d'aides par le travail, atelier protégé) et au sein desquels ils auront toutes les chances de passer la totalité de leur vie professionnelle : l'âge de la retraite venu, les associations gestionnaires des établissements leur en proposent d'autres où passer leurs vieux jours ».

Conclusion

La complexité du fonctionnement de l'entité médico-sociale, ses configurations inextricables engagent des actions extrêmes qui aboutissent parfois à des violences sexuelles entre pensionnaires. L'objet de cette contribution est de montrer toute la difficulté de gestion de tels événements pour le personnel qui prend quotidiennement en charge les adolescents orientés dans la structure spécialisée. Ainsi, l'exemple proposé montre les réactions « à chaud » provoquées par l'annonce d'un viol commis à l'encontre d'une jeune fille. Si ces réactions peuvent choquer par leur cynisme, leur humour déplacé, leur désinvolture, elles montrent en fait un profond désarroi face à la fatalité institutionnelle, qui contient en ses murs *La misère du monde* chère à Bourdieu, et dont personne ne veut dans la société de référence.

Les formes de réaction mises ainsi en évidence sont donc à saisir comme des manifestations concrètes d'impuissance, des aveux empreints de fatalisme face à des situations professionnelles paroxystiques. Les mécanismes défensifs s'érigent alors en remparts émotionnels, et permettent aux uns et aux autres de mieux vivre l'annonce d'un fait aussi grave. Que cela concerne l'éducateur soudainement cynique ou l'ethnographe qui se réfugie encore plus scrupuleusement dans la transcription de cette difficile réalité sociale, pointant de surcroît du doigt ses collègues pour éviter de se pencher sur la gestion concrète d'un événement aussi déroutant que culpabilisant. Dans une perspective plus globale, cette profanation de l'intégrité psychique et / ou physique de l'utilisateur engage une mortification cyclique qui nourrit en creux toutes les formes d'institutions médico-sociales et leurs logiques de filière pour qu'elles perdurent.

Bibliographie

- Blanc, A. (2006). *Le handicap ou le désordre des apparences*, Paris : Armand Colin
- Bourdieu, P. (1993). *La misère du monde*, Paris : Seuil
- Castel, R. (1995). *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris : Fayard
- Cyrulnik, B. (1999). *Un merveilleux malheur*, Paris : Odile Jacob
- Dargère, C. (2012a). *Enfermement et discrimination*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble
- Dargère, C. (2011). « La violence institutionnelle comme mode d'ajustement de filière : ethnographie et lecture goffmanienne d'une institution médico-sociale », thèse de doctorat, Lyon, Université Lumière Lyon 2
- Dargère, C. (2012b). *L'observation incognito en sociologie, Notions théoriques, démarche réflexive, approche pratique et exemples concrets*, Paris : L'Harmattan
- Dargère, C. (à paraître). *Vivre et travailler en institution spécialisée, la prise en charge questionnée*, Lyon : Chronique Sociale
- Goffman, E. (1968). *Asiles, études sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris : Éditions de Minuit
- Mannoni, M. (1973). *L'éducation impossible*, Paris : Seuil
- Muel-Dreyfus, F. (1985). *Le métier d'éducateur*, Paris : Éditions de Minuit